

Scénario du film «1933 — Genrikh Iagoda. Chroniques historiques avec Nikolaï Svanidze»
écrit par Marina Joukova, traduit par l'IA, et précédé d'un résumé également rédigé par l'IA

Résumé du scénario :

*Le texte retrace le rôle central de Guenrikh Iagoda, haut responsable de la Tchéka–OGPU–NKVD, dans la construction du canal de la mer Blanche–Baltique (Belomorkanal) et, plus largement, dans la mise en place du système concentrationnaire soviétique. Le récit s'ouvre sur la croisière de 1933 : Staline, Vorochilov et Kirov voyagent en bateau le long du nouveau canal, entourés d'écrivains soviétiques célèbres — Gorki, Alexeï Tolstoï, Zochchenko, Chklovski, etc. Cette expédition donne naissance à un livre collectif, *Le canal mer Blanche–Baltique* au nom de Staline, opération de propagande orchestrée par l'OGPU. Il s'agit de glorifier le chantier, de présenter les camps comme des lieux de « rééducation » et de progrès. Certains écrivains, comme Ilf et Petrov, parviennent à ne pas participer à la rédaction du livre ; d'autres, comme Sviatopolk-Mirski, paieront plus tard de leur vie cette compromission.*

Au cœur du dispositif se trouve Iagoda, officiellement simple adjoint, mais dirigeant de fait de l'OGPU. Parent de Sverdlov par alliance, lié à Gorki par une correspondance amicale, il incarne la fusion entre terreur politique, ingénierie sociale et ambition personnelle. Il conceptualise l'usage de la masse des détenus — paysans dékoulakisés, opposants politiques, criminels de droit commun — comme ressource industrielle. L'objectif n'est pas seulement de bâtir le canal au moindre coût, mais de produire un nouveau type d'être humain, brisé par la faim, la peur et la discipline, réduit à une équation simple : travail = ration = chance de survivre.

Le texte décrit concrètement le chantier du Belomor : absence quasi totale de machines, recours à des techniques « pharaoniques » (brouettes, chevaux, treuils), ingénieurs eux-mêmes prisonniers, conditions extrêmes (froid, eau glacée, rations insuffisantes). On estime qu'en 20 mois, 280 000 personnes passent par le chantier, dont environ 110 000 meurent. Les cadavres sont parfois utilisés comme simple déchet, leurs os finissant même dans le béton des écluses. La propagande parle pourtant de détenus « retrouvant la santé », de femmes en robes de soie découvrant la « merveilleuse » brouette carélienne.

Un système sophistiqué de coercition est mis en place : brigades de travail calculant leur ration au pourcentage de la norme, éducateurs (souvent des criminels) promettant un pirojok ou un supplément de bouillie en échange d'une surproduction, hiérarchie interne opposant détenus de droit commun « socialement proches » et prisonniers politiques. Des scènes marquantes — le professeur de géographie recevant pour la première fois un pirojok, le paysan Balaboukha reconnaissant son bœuf déporté — illustrent la dégradation morale et la violence du système.

Parallèlement, le texte montre l'emprise de l'OGPU sur la vie urbaine et culturelle : immeubles de fonction pour les cadres et les écrivains, caves d'exécution au centre de Moscou, camps installés dans d'anciens monastères, répression des mendicités, contrôle des voyages à l'étranger, censure des chansons, danses et disques. L'inventaire des biens saisis chez Iagoda lors de son arrestation révèle le luxe ostentatoire de la bureaucratie stalinienne (fourrures, tapis, vaisselle précieuse, garde-robe étrangère) contrastant avec la famine et la misère des détenus comme de la population.

Iagoda joue aussi un rôle dans la criminalisation de l'homosexualité : sur sa proposition, une loi introduit en 1934 la responsabilité pénale pour « pédérastie », assimilée à une activité contre-révolutionnaire, alors même que l'Allemagne nazie entreprend aussi de persécuter les homosexuels. Le texte souligne la montée parallèle de Staline et Hitler, chefs de deux régimes totalitaires destinés à passer de la haine à une forme d'alliance avant la rupture de 1941.

Enfin, l'ironie tragique du destin rattrape Iagoda : sa datcha devient un lieu d'exécution pour d'autres cadres soviétiques — Boukharine, chefs militaires, directeurs de camps —, et sa propre famille est broyée. Le texte se termine sur les lettres déchirantes de son fils Garik, enfant interné, qui écrit à sa grand-mère depuis un foyer d'enfants : « Encore une fois je ne suis pas mort... Je meurs beaucoup de fois. » Ainsi se referme le cercle : l'architecte de la machine répressive, qui a organisé la destruction de millions de vies, voit son propre fils livré à ce même système.

Scénario :

1933 Guenrikh Iagoda

Le pont. Des fauteuils en osier. Trois membres du Politburo — Staline, Vorochilov et Kirov — discutent entre eux. Ils plaisantent, rient, fument. Tout est très simple, ordinaire. Le bateau est simple et ordinaire, les gens qui parlent sur le pont sont simples et ordinaires — de simples gens soviétiques, qui parlent du temps, de la chasse, peut-être de la façon dont ils ont dormi.

C'est un fragment d'un livre intitulé : « Le canal mer Blanche–Baltique au nom de Staline. Histoire d'une construction ». Cet ouvrage est écrit par un collectif d'auteurs.

Plus précisément, par les écrivains soviétiques les plus connus en 1933, des classiques vivants. Parmi eux : Gorki, Vsevolod Ivanov, Valentin Kataïev, Alexeï Tolstoï, Bruno Jasiński, Mikhaïl Zochchenko, Viktor Chklovski. Au total 36 personnes. Le livre s'ouvre par une dédicace, ou plutôt un aveu :

« Le Comité d'organisation de l'Union des écrivains soviétiques rend compte de la disponibilité des écrivains soviétiques à servir la cause de Lénine-Staline. » Le livre est publié sous la rédaction générale de Semion Firine-Poupko, en 1933 adjoint du chef de la Direction générale des camps de l'OGPU.

En août 1933, les écrivains soviétiques effectuent une croisière en bateau sur le canal mer Blanche–Baltique tout juste inauguré. Et le voyage, ainsi que le livre inspiré par cette excursion touristique, constituent une gigantesque opération de relations publiques de l'OGPU, soigneusement préparée comme on dirait aujourd'hui. Tous les participants au voyage ne sont pas admis à travailler sur le livre. On n'y trouve pas les noms d'Ilf et Petrov, bien qu'ils aient eux aussi parcouru le tout nouveau Belomorkanal. Avec eux se trouvaient les dessinateurs Kukryniksy. Voici ce qu'ils disent à l'adresse de l'OGPU : « Nous sommes des artistes satiriques. Si votre travail continue à ce rythme, il nous faudra bientôt nous reconverter. Nous sommes admiratifs devant l'immense travail de l'OGPU. » Ilf et Petrov, avec les Kukryniksy, publient à bord du bateau un joyeux journal intitulé « Le carré ». Ils réussissent à éviter de participer à la rédaction du livre. Il y a 120 hommes de lettres et artistes sur le bateau. L'écrivain Andreï Platonov demande à y prendre part. À ce moment-là, on ne le publie pas. On lui refuse le voyage. Il insiste. Il motive sa demande en expliquant qu'il est spécialiste des ouvrages hydrotechniques. Peu de temps auparavant, Alexandre Fadeïev avait remis

à Staline le manuscrit d'une nouvelle de Platonov intitulée « En réserve ». Staline renvoie le manuscrit avec la mention : « Canaille ». Platonov ne sera pas admis au voyage au Belomor en 1933. Il y viendra plus tard, à Medvejegorsk, par l'intermédiaire du commissariat aux Transports. Il recevra le livre des écrivains soviétiques sur le Belomor, l'offrira à son fils avec cette dédicace : « À mon petit bandit, au sujet des grands. »

« Le pont. Des fauteuils en osier. Un bateau. Un canal. Un pays admirable. Un peuple admirable ! Staline tient un crayon. Devant lui, la carte de la région. Agrandir les terres cultivées. Assécher les marais. »

C'est un fragment du chapitre 13, rédigé par Alexeï Tolstoï, Vsevolod Ivanov et Chklovski.

Sur la berge, des foules courent à la rencontre du bateau. Elles se réjouissent. Elles voient celui qu'elles attendaient. Elles voient Staline. Et elles courent longtemps derrière le bateau, crient sans même savoir quoi, et se réjouissent du fracas des orchestres et de la sirène du bateau.

On a envie de dire d'emblée : c'est un asile de fous. Non, ça n'a pas pu se passer comme ça. C'est impossible. C'est faux. Mais il semble bien que tout le problème soit justement que c'est la vérité.

Trois membres du Politburo plaisantent, fument, bavardent sur le pont. Iagoda s'approche d'eux.

Difficile de qualifier Guenrikh Grigorievitch Iagoda de simple exécutant de la décision de Staline de construire l'économie soviétique sur l'emploi généralisé du travail des détenus. L'application littérale de la décision de Staline n'aurait même pas donné les résultats, en réalité très limités, obtenus par l'industrialisation socialiste. Il fallait mélanger détenus de droit commun et politiques dans un même chantier, les trier par une sélection naturelle mortelle, les faire fondre dans la peur et la faim, puis les couler dans un moule unique. Le produit humain inédit ainsi obtenu est la principale innovation technologique de l'industrialisation soviétique, qui trouvera à s'appliquer dans divers domaines de la vie. L'auteur de cette technologie universelle est Guenrikh Iagoda.

En 1933, officiellement, il n'est pas le chef de l'OGPU. Le président de l'OGPU est Viatcheslav Menjinski, mais il est malade. Iagoda en est le dirigeant de fait, avec le rang de vice-président. Il est devenu vice-président de l'OGPU dès 1923, sous Dzerjinski. Dans les documents de la police tsariste, il figure sous les pseudonymes de La Hulotte, le Solitaire.

Iagoda est marié à la nièce de Sverdlov, Ida Averbakh, sœur de Léopold Averbakh, l'un des auteurs du livre sur le canal de la mer Blanche. En 1936, Ida Averbakh publiera elle-même un ouvrage intitulé « Du crime au travail ». Le livre sortira sous la rédaction de Vychinski et avec sa préface. L'épouse de Iagoda y écrit que la transformation d'une conscience hostile ou instable se fait de la meilleure façon lorsqu'on concentre les travaux sur des chantiers gigantesques, qui frappent l'imagination par leur grandeur. Alexandre Soljenitsyne, dans « L'Archipel du Goulag », note qu'Ida Averbakh projetait de soutenir une thèse sur le problème de la modification de la conscience en milieu concentrationnaire.

Non seulement la femme de Iagoda, mais lui-même, du côté paternel, sont aussi de lointains parents de Sverdlov. En bas âge, il vécut quelque temps avec ses parents dans la maison du père de Iakov Sverdlov à Nijni-Novgorod. Plus tard, en 1909, Iagoda, avec des anarcho-communistes moscovites, projeta de braquer la banque de Nijni-Novgorod. En outre, il se livrait à l'achat et à la revente d'armes et de dynamite. Il fut exilé à Simbirsk sous surveillance policière. Un an plus tard, il fut amnistié à l'occasion du tricentenaire de la maison Romanov.

Le passé à Nijni-Novgorod rapprocha Guenrikh Iagoda et Maxime Gorki. Leur correspondance dure jusqu'à la mort de Gorki. Iagoda écrit à Gorki : « L'hiver tumultueux est passé, cher A. M. Moi, je suis comme un chien de garde couché aux portes de la république et je déchire la gorge de tous ceux qui lèvent la main sur la tranquillité de l'Union. Pour l'instant, je tiens. Je dors si peu qu'il m'arrive de m'endormir à table. » Gorki lui répond : « Je voudrais avec un grand plaisir bavarder avec vous, mon cher compatriote. Je m'assiérais avec vous deux heures dans la pièce d'angle de la Nikitskaïa. L'inépuisable énergie dont vous faites preuve est stupéfiante. Vous menez un travail gigantesque. » Iagoda, à Gorki : « Je suis très fatigué, mais mes nerfs sont tellement tendus que je ne remarque pas la fatigue. Les ennemis ont surgi d'un coup de toutes les fissures. Le front de la lutte s'est élargi comme jamais. »

Deux ans plus tôt, en 1931, le directeur adjoint du Goulag, Matveï Berman, se rendait par une journée d'été à la Loubianka, au siège de l'OGPU, pour une réunion du collège. Il a 33 ans. L'âge du Christ. Il lit sur les visages de la foule des rues moscovites. Dans le livre sur le canal de la mer Blanche, on lit : « Des mots échappés, des intonations inattendues, des gestes saisis à l'improviste, des démarches crispées s'enregistrent dans sa mémoire. Dans ces détails, se dessine un tout marqué par un trait commun : hostilité et mensonge. » Matveï Berman ressent constamment la force cachée de l'ennemi de classe. Berman est un tchékiste. Il a la manie professionnelle inconsciente de parler aux gens. Dans le train, il est le passager le plus disposé à la conversation.

Berman remonte vers la Loubianka en longeant l'Okhotny Riad, devant la maison du prince Golitsyne, favori de la sœur déchuée de Pierre Ier, la tsarévna Sophie. La maison se dressait à l'emplacement de l'actuel bâtiment de la Douma d'État. Le 2 août 1933, tandis qu'on présentera le rapport sur l'achèvement du canal mer Blanche–Baltique, le gouvernement adoptera un décret concernant la construction à cet endroit de la Maison du Conseil des commissaires du peuple. L'architecte en sera Arkadi Langman. À cette date, il aura déjà construit, sur ses plans, le nouveau bâtiment de l'OGPU. C'est à l'architecte Langman qu'appartient l'idée de faire prendre l'air aux détenus sur le toit de l'édifice. En fait, Langman est l'architecte en chef de l'OGPU, puis du NKVD. La construction de la Maison du Sovnarkom est placée sous la supervision du vice-président de l'OGPU, Guenrikh Iagoda.

L'OGPU intervient activement dans la vie civile, à divers égards, ou plutôt l'aspire dans son orbite. L'hiver 1933, à Moscou, le monastère Zlatoustovski, entre Myasnitskaïa et Pokrovka, près du complexe de bâtiments de l'OGPU, est rasé. À sa place commence la construction d'un immeuble de logements de fonction. Outre les tchékistes, s'y installe le vénérable écrivain Alexandre Fadeïev.

Dans le même immeuble, un peu plus tard, emménagera un jeune écrivain de 26 ans, Alexandre Avdeïenko. En 1933, il aura l'honneur de visiter le canal de la mer Blanche, et en 1935, on lui confiera la rédaction d'un livre sur la construction du canal Moscou–Volga. Iagoda le reçoit personnellement. Iagoda lui dit : « J'ai eu une idée. Vous irez recueillir du matériel sous la couverture d'un tchékiste. » Le jour même, on l'uniformise. On visse deux losanges généraux violet sombre sur ses pattes d'épaule cramoisies. C'est un jeu de Iagoda. Pour lui-même, en novembre 1935, on introduira un grade spécial : commissaire général à la Sécurité d'État. Autrement dit, il sera le premier maréchal tchékiste. Avant de partir sur le canal Moscou–Volga, Iagoda donne à l'écrivain Avdeïenko un nom d'emprunt : Rybalko. Ce même jour, le demi-écrivain–demi-tchékiste Avdeïenko-Rybalko reçoit un ordre de mise à disposition d'un appartement dans la maison de l'OGPU, dans la grande ruelle Komsomolski.

Le centre de Moscou est depuis longtemps prisé par le département de Iagoda. Dans les maisons nos 13 et 14 de la rue Sretenka, des caves ont été aménagées pour les exécutions dès les années 1920. Capacité de chaque cave : 80 à 100 personnes par jour. Les locaux sont équipés de rigoles d'écoulement et d'isolation phonique.

À cette époque, Iagoda est déjà vice-président de l'OGPU. Non loin de là, dans le quartier de Solianka, se trouve le camp de concentration installé dans le monastère d'Ivanovo. Il y a aussi un camp dans le monastère d'Andronikov, où se trouve aujourd'hui le musée Andréï Roublev. Un camp de femmes au 18 de la rue Bolchaïa Ordynka, un camp sur la Rozhdestvenka, les camps de Kojoukhov et de Vladykino. Les exécutions sont réalisées dans la ruelle Varsonofievski, dans un bunker sous les garages de la flotte automobile no 1 du NKVD. 969 personnes exécutées y sont enterrées sur le territoire de l'actuel hôpital no 23, près de l'immeuble à grande hauteur du quai Kotelnitcheskaïa. Depuis 1918, c'était un établissement relevant de la Tchéka–OGPU–NKVD.

Les détenus des prisons de Boutyrki, Taganka et Sretenka étaient fusillés à Boutovo. Ceux de la Loubianka et de Lefortovo étaient conduits pour être exécutés au village de Kommunarka. Dans les années 1920, à Kommunarka, qui relevait de l'OGPU, on avait construit une datcha pour Iagoda.

Après l'exécution de Iagoda lui-même, le terrain de sa datcha devient un lieu d'exécutions et d'inhumations des victimes des répressions ultérieures. C'est là que finiront Boukharine, la plupart des hauts gradés de l'Armée rouge, presque toute la cohorte des commissaires de Staline et de leurs adjoints, le mari de Marina Tsvetaïeva, Sergueï Efron, qui, en exil, était passé au service du GPU. Là aussi, l'écrivain Boris Pilniak et Artëm Vesely. Là encore, les directeurs de camps du NKVD. La transformation de la datcha de Iagoda en lieu d'exécutions est une manifestation du sens de l'humour particulier de Staline. Les commissaires viennent et s'en vont, mais leur œuvre demeure. Durant les un peu plus de deux années où Guenrikh Iagoda occupe le poste de commissaire du nouvel ensemble OGPU–NKVD, c'est-à-dire du 10 juillet 1934 au 26 septembre 1936, 529 424 personnes sont arrêtées. Et pourtant, les années où Iagoda est au poste de commissaire ne sont pas qualifiées de « grande terreur ». Il faut en outre se rappeler que l'essentiel de l'activité de Iagoda se situe à l'époque où il occupe la modeste fonction de vice-président de l'OGPU.

À l'été 1931, le vice-président Guenrikh Iagoda, lors d'une séance du collège, dit au directeur adjoint du Goulag, Matveï Berman : « Le Parti nous a fixé une grande tâche économique : mettre en valeur de nouvelles régions du pays. La seule organisation en URSS capable de résoudre de telles tâches économiques, c'est l'OGPU. Nous disposons de gigantesques ressources de travail dans nos camps. Nous pouvons les rééduquer, nous pouvons assainir ces gens socialement malades. Nous avons déjà appliqué notre système de réinsertion dans les colonies de travail, mais maintenant, pour la première fois, nous voulons l'utiliser d'une façon plus audacieuse que jamais, à une échelle jamais vue. Ce sera une bataille pour des âmes humaines qui, pour l'instant, ne nous appartiennent pas encore. »

Iagoda fixe des objectifs d'ordre universel. On sait que les âmes humaines ne sont disputées que par deux adversaires : le Créateur et l'Ennemi du genre humain.

Le principal chantier de construction des années à venir est le canal mer Blanche–Baltique. Matveï Berman part inspecter la main-d'œuvre dans les camps d'URSS, où ont été déportées des centaines de milliers de familles paysannes. Dans le livre sur le canal, les écrivains soviétiques écrivent à propos de ce voyage de Berman à travers le pays : « Berman parcourait les camps. On aurait dit que

tout le pus évacué par le pays s'était concentré ici. La contre-révolution était ici rassemblée comme dans un bon musée. »

En réalité, ces paysans arrachés à leur terre sont la principale ressource de construction du pays. Dans ce même livre, on lit : « Peu après, Berman commença à recevoir des messages des hôpitaux des colonies de peuplement : les femmes déportées s'étaient mises à tomber enceintes. » Donc tout va bien. La main-d'œuvre se multiplie.

« Berman voulait absorber en lui la connaissance de tous les camps. On ne peut pas travailler dans les camps sans étudier les choses. Jamais encore il n'avait tant appris, ni sans interruption. » C'est ce qu'écrit l'éminent critique littéraire, l'ancien prince Dmitri Sviatopolk-Mirski, récemment rentré d'émigration.

Les textes de Dmitri Sviatopolk-Mirski dans le livre sur le canal de la mer Blanche ne le sauveront pas. En 1937, il sera arrêté. Il mourra à Magadan en 1939. En exil, Sviatopolk-Mirski publiait dans les mêmes revues que Khodassevitch, Tsvetaïeva, Remizov, Bounine. En 1933, lorsque Sviatopolk-Mirski contribue au livre commandé par Iagoda, Bounine reçoit le prix Nobel.

À la fin de 1932, le vice-président de l'OGPU Iagoda, lors d'une tournée dans le Kouban, contrôle l'achèvement de l'opération de déportation des familles paysannes commencée à la fin de 1929. Iagoda rend compte à Staline : « Le transport du contingent indiqué s'est déroulé sans incidents. »

La dékoulakisation, la collectivisation, plus l'exportation massive du grain ont provoqué une famine terrible. Iagoda se rend personnellement dans les principales zones de famine. Sur ses pas arrive une directive du Comité central du VKP(b) et du Conseil des commissaires du peuple visant à empêcher les déplacements massifs de paysans affamés. Le 2 février 1933, Iagoda adresse à Staline et Molotov un rapport : « Afin d'empêcher les départs massifs d'Ukraine et du Caucase du Nord, les organes de transport de l'OGPU ont organisé des barrages et des groupes de recherche opérationnelle sur les routes. »

Alexandre Soljenitsyne écrit dans « L'Archipel » : « Les gens fuyaient l'Ukraine, arrivaient à Medvejegorsk, au centre du camp du canal mer Blanche–Baltique, et essayaient de se faire embaucher quelque part près du camp, pour échapper ainsi à la famine. Les zek, depuis la zone, apportaient à manger à leurs proches. »

La situation est pathologique : des habitants libres d'un pays parmi les plus riches du monde cherchent d'eux-mêmes à se rapprocher d'un camp de concentration pour survivre.

On peut dire que Mikhaïl Zochchenko a eu de la chance en ce qui concerne sa participation à la rédaction de l'ouvrage collectif sur le canal. On lui confia la mise en forme littéraire de l'autobiographie d'un voleur. Il l'écrivit dans son propre style, bien connu. Sous couvert de ce style, il nous donne des informations maigres, mais fiables.

Mikhaïl Zochchenko témoigne : « J'ai réellement vu une restructuration de la conscience et des changements étonnants de la psyché chez les détenus. »

Zochchenko, au nom de son voleur, écrit : « Notre brigade a commencé à donner plus de cent pour cent. Et nous étions contents quand cela s'est produit. Nous marchions et nous nous réjouissions. Et on m'a délivré des vêtements et des bottes. Et, voyant à mon égard une attitude aussi agréable et attentionnée, j'étais prêt à me mettre en quatre. »

Par-là, Zochchenko nous dit entre les lignes : « Aux détenus nouvellement arrivés par convois, on ne délivre ni vêtements ni bottes. Ils terminent d’user ceux qu’ils ont. Quelle que soit la saison. On les amène dans ce qu’ils portaient au moment de l’arrestation. »

Au quatrième chapitre du livre sur le canal, chez Vera Inber, Chklovski et Vsevolod Ivanov, on lit : « Les femmes portent des robes de soie, des manteaux à godets qui pendent, des pulls et des bérets. » Et encore, à propos des femmes du Belomor : « Leurs petits souliers crissent sur la neige. Le gel. Le grand gel carélien. Les femmes voient pour la première fois la brouette de la mer Blanche. Ici, la brouette est d’une résistance extraordinaire. En s’adaptant, elle a pris un écartement particulier de ses brancards et des “ailes”, c’est-à-dire des flancs bas et larges. Les femmes ne comprennent pas tout le charme de cette brouette. Leurs doigts fins devront se saisir de la pioche, de la pelle. Ce n’est pas facile au début. » Voilà comment les écrivains soviétiques parlent des femmes au bagne. Ils partagent le même ton que le journal du Goulag « La Réinsertion » : « Il faut beaucoup de force et d’habileté au terrassier pour ouvrir dans la terre le lit de ce grand chemin d’eau. Les premiers jours, le travail de la terre est extrêmement difficile pour la brigade féminine. »

Zochchenko, quand il écrit la joie de son voleur ayant reçu des bottes, ne précise évidemment pas combien de temps il a fallu avant que ce bonheur arrive. Pour obtenir des bottes, il fallait, au minimum, avoir survécu au moins six mois.

On venait à peine de commencer à creuser le bassin. Au fond de l’excavation, recouverte de neige, il y a plein de gens et de pierres. Deux ou trois hommes se penchent, entourent un bloc rocheux de leurs bras, tentent de le soulever. Le bloc ne bouge pas. Alors ils appellent un quatrième, un cinquième. Et là, quelqu’un a l’idée qu’on peut extraire le bloc du bassin à l’aide d’un filet. On tire le filet avec une corde, et la corde — avec un tambour qu’entraîne un cheval. Une technique analogique était utilisée pour la construction des pyramides d’Égypte. Elle correspond absolument à la directive de Staline : « Le canal doit être construit dans un délai court et à bas prix. »

Le projet du canal a été élaboré par des ingénieurs détenus dans un bureau d’études spécial de l’OGPU, dans la ruelle Fourkassovski, à Moscou. Il répond entièrement à la directive de Staline. Ne pas utiliser de machines. Ne pas importer de matériaux d’autres régions. Partout où c’est possible, remplacer le fer par le bois.

Alexandre Soljenitsyne écrit : « Non, c’est injuste de comparer ce chantier le plus sauvage du XXe siècle avec les pyramides d’Égypte : les pyramides ont été construites en recourant à la technique la plus avancée de leur époque. Et chez nous, on utilisait une technique vieille de quarante siècles ! De simples ingénieurs détenus conçoivent des digues de terre, des portes d’écluses en bois. Pour les parois des écluses, pas de béton. On se souvient des “règes” russes anciens : des cages de rondins de 15 mètres de haut remplies de terre. Iagoda dit : “Ce n’est pas le Dnieprostroï, à qui on a accordé un long délai de construction et des devises. Il est dit : pas un kopeck en devises. Nous disposons d’un énorme réservoir de main-d’œuvre.” »

Dans le livre sur le canal, on lit : « La direction du chantier a fait aux ingénieurs le plus beau des cadeaux : elle les a déchargés de tout souci de main-d’œuvre. » Les ingénieurs auxquels l’OGPU fait un cadeau aussi généreux sont eux-mêmes tous détenus. On les amène à Medvejegorsk. De petites valises à la main, ils s’installent dans les baraques. Mais les tchékistes ne se calment pas. Dans toutes les régions de l’Union foncent des émissaires pour sélectionner de nouveaux cadres dans les autres camps.

Les écrivains écriront : « Les tchékistes ne savent pas seulement arrêter et interroger, ils savent organiser. C'est pourquoi les tchékistes sont les maîtres. » Iagoda déclare : « Le canal n'est pas une idée folle, mais une entreprise réelle, même si personne, nulle part au monde, n'a encore fait cela. Vous verrez : le travail prendra. Les hommes se passionneront. »

Au vice-président de l'OGPU Iagoda fait écho le chef du chantier de la mer Blanche, Lazar Kogan : « Les écluses, les digues, les barrages doivent être construits par des milliers de mains. Mais, pour l'instant, ces mains sont étrangères, froides, indifférentes. Je me crois sentimental, mais j'apprendrai à ces gens à aimer l'avenir. »

On ne peut douter de l'efficacité de la recette d'amour élaborée par ces gens sensibles sur le chantier du canal. Le canal de Panama, long de 80 kilomètres, a été construit en 28 ans, celui de Suez, long de 160 kilomètres, en 10 ans. Le canal mer Blanche-Baltique, ou B.B.K. comme on l'appelait, long de 227 kilomètres, a été construit en 20 mois. Le fait d'un travail suractivé au B.B.K. ne souffre donc aucune contestation. L'emploi d'une masse énorme d'hommes — sur le tracé du canal travaillaient simultanément environ 100 000 personnes par an — n'explique encore rien. Il fallait contraindre cette masse à fournir un travail de choc.

La ration alimentaire d'un détenu du Goulag était de 2 000 calories. C'est le minimum physiologique pour un homme enfermé en prison et inactif. 2 000 calories, c'est dix pommes de terre. Au Belomor, cette ration était distribuée à 60–70 %, et avec ce régime, une journée de travail complète, d'un travail physique sans équivalent : par le gel ou dans l'eau jusqu'au cou, dans des bottes feutrées trempées ou des sandales de corde. Les barres à mine et les pelles sont en quantité limitée. Le canal est creusé littéralement à mains nues. Voici le souvenir de Dmitri Petrovitch Vitkovski, qui travaillait comme chef de chantier : « Après la journée de travail, il reste des cadavres. La neige recouvre leurs visages. L'un s'est recroquevillé sous une brouette renversée, a caché ses mains dans ses manches et s'est figé ainsi. Un autre est resté assis, la tête rentrée entre les genoux. Deux jeunes paysans se sont gelés, adossés l'un à l'autre. Les paysans, habitués à donner toutes leurs forces au travail, s'épuisent vite ici — et les voilà morts de froid. La nuit, les traîneaux passent, les charretiers jettent les cadavres sur les traîneaux dans un bruit de bois. Et l'été, les ossements restant des cadavres non ramassés tombent avec les pierres dans le bétonnière, puis dans le béton des écluses, où ils demeurent à jamais. »

L'écrivain Kataïev demande au directeur adjoint du Goulag, Firine-Poupko :

— Dites-moi, les soldats du canal étaient-ils souvent malades ?

— Ça arrivait, forcément, l'homme n'est pas en fer.

— Et ils mouraient, — précise Kataïev.

— Ça se voyait aussi. Nous sommes tous mortels.

— Mais pourquoi n'avons-nous pas vu une seule cimetière sur les berges ?

— Parce qu'ils n'y ont pas leur place.

Au chapitre 13 du livre sur le canal, les écrivains soviétiques Alexeï Tolstoï, Vsevolod Ivanov et Viktor Chklovski écriront : « Beaucoup de constructeurs du canal mer Blanche-Baltique y ont retrouvé la santé. »

L'acteur Vaclav Dvorjetski se souvient. Le Belomor n'est déjà pas son premier camp. « Les gens sci ent, coupent, grouillent. Il faut bouger, il faut survivre. On dort là même, sur des branchages, près du feu. On n'a pas de nourriture chaude. On donne une gamelle de millet ou une gamelle de farine. Prends ça dans ce que tu peux. Si tu n'as pas de récipient, alors dans ta casquette. Il arrivait qu'on

reçoive la soupe claire dans la casquette. Il n'y a presque pas de vaisselle. Le propriétaire d'une gamelle ou d'une bouilloire en tire profit. Il ne les prête pas pour rien, il faut marchander, attendre pour faire un peu cuire son millet. Tous volent tout à tout le monde. Les restes de nourriture, caches-les la nuit dans ton pantalon. Sinon tu dors comme une bûche, on fouille tes poches et on te prend tout. »

Et voilà que, au moment même où tu n'as plus ni où ni dans quoi faire cuire ton millet, quand tu as déjà un pied dans la tombe et que tu le comprends, mais ne t'es pas encore résigné à cette pensée, voilà qu'à ce moment-là, à côté de toi, le déchet humain, apparaît un homme qu'on appelle ici éducateur. L'éducateur au Belomor peut être un tchékiste, mais le plus souvent, c'est un ancien détenu de droit commun qui a manifesté des talents pédagogiques. À propos de ces gens, on écrira : « Les éducateurs travaillent en artistes. » L'éducateur dit au déchet : « Demain tu ne seras pas encore mort, tu ne seras pas délivré, donc tu seras obligé de travailler. Je ne peux pas te promettre des conditions luxueuses, mais si tu donnes 115 % de la norme, je te promets un supplément de ration. »

Le lendemain, une charrette recouverte d'une bâche arrive sur le chantier forestier. Un homme, une feuille de papier à la main, rejette la bâche et commence à crier des noms. Sous la bâche, dans une caisse, des pirojki fument encore. Quelqu'un dans la foule, près de la charrette, dit : « Ce n'est pas pour tout le monde. Seulement pour ceux qui dépassent la norme. » Les heureux élus enfournent un pirojok tout de suite dans leur bouche, et gardent l'autre dans leurs mains aussi longtemps qu'ils le peuvent, en le dévorant d'abord des yeux. Le déchet humain avec qui l'éducateur a eu sa petite conversation entend tout à coup, à sa surprise, son propre nom. Un homme intelligent, un professeur de géographie, n'a jamais éprouvé de sa vie des sentiments aussi complexes. Un ancien prêtre, qui reçoit déjà des pirojki pour la troisième journée d'affilée, cesse de mâcher une seconde et dit au professeur de géographie : « À la pomme de terre ! Et parfois, à la choucroute. » L'organisme humain, au bord de la mort brutale qu'un léger coup de pouce vient ralentir, se comporte de façon imprévisible. La hiérarchie des valeurs s'effondre brutalement, en un instant. La réaction au fourrage se déclenche. On n'y peut rien, c'est une réaction à la vie. Si le travail d'éducation ne marche tout de même pas — c'est-à-dire si l'éduqué finit malgré tout par crever — ce n'est pas grave, les trains amènent sans cesse de nouveaux détenus. L'homme qui lisait les noms remarque tout à coup un paysan en chapka tout près de là, le dévisage de haut en bas et dit à celui qui distribue : « À celui-là, ce soir, tu donneras un kilo de bouillie. »

Celui-là, c'est un détenu de droit commun. Au Belomor, les tchékistes les appellent « socialement proches ». C'est un bon chef possible pour une brigade. Il la composera lui-même. Les droit-communistes y seront minoritaires, la majorité, ce seront des politiques, qui vont au titre de l'article 58, comme le professeur de géographie. Le système des brigades est une grande invention. Dans une brigade, tu ne peux pas ne pas vouloir travailler, tu ne peux pas choisir fièrement de préférer la mort de faim au travail du camp. Parce que si tu ne travailles pas, le pourcentage de rendement de la brigade baisse. Et toute la brigade perd son pain et son millet. Et donc, les camarades de brigade te surveilleront mieux que n'importe quel gardien. La réduction du langage des relations humaines au code le plus simple, élémentaire — travail-nourriture-chance de survivre — voilà le principal accomplissement de l'OGPU et personnellement de Guenrikh Jagoda au Belomor.

Les écrivains soviétiques écrivent : « On a envoyé un groupe de détenus faire des travaux de prospection pour déterminer la zone d'inondation. Au retour, ils se sont perdus. Enfin, ils ont aperçu

une tour de guet dans la forêt. Sur la tour, un garde. Et ils se sont réjouis. Cela voulait dire qu'ils étaient rentrés à la maison. »

À la fin du voyage des écrivains, au rassemblement des ouvriers de choc, Gorki prend la parole. Il dit : « Je félicite les travailleurs de l'OGPU pour leur travail admirable. » Quand le rideau tombe, Gorki retourne en coulisses. « Diables en drap, vous ne savez pas vous-mêmes ce que vous avez fait », dit Gorki aux tchékistes. Ceux-ci sourient. Ils savent très bien ce qu'ils ont fait.

En 20 mois, 280 000 hommes sont passés par le chantier. Environ 110 000 sont morts.

Un ancien paysan travaillait sur le canal. Il s'appelait Balaboukha. Il coulait des roues pour les brouettes, puis des pièces pour les portes des écluses. Il le faisait d'une manière primitive et était considéré comme un ouvrier de choc. Il avait même obtenu le droit de sortir du camp. Près de Medvejegorsk, il y avait une ferme d'État rattachée au camp. Balaboukha s'y rendit un jour. Il vit le troupeau amené par trains entiers des régions dékoulakisées. À cette époque, on déportait aussi les vaches. Dans ce troupeau se trouvait un bœuf bleu. Il avait exactement le même rare bœuf bleu dans sa ferme natale. Le bœuf s'approcha de lui, meugla et se mit à lui lécher les mains. Balaboukha saisit le bœuf par les cornes, posa sa tête entre les cornes et se mit à pleurer.

Il revint au camp, alla voir le directeur et demanda à travailler à la ferme.

Le directeur dit : « Pourquoi faire ? Tu sais fabriquer des roues pour brouettes. » Balaboukha réfléchit et répondit : « D'accord. Le jour de repos, j'irai voir le bœuf en visite. »

Le livre « Le canal mer Blanche–Baltique au nom de Staline » aurait dû provoquer un extrême étonnement, voire l'irritation de Staline. En dépit du titre, Staline y occupe une place incomparablement moindre que Iagoda. De plus, sur plus de six cents pages, Iagoda n'est pas souvent mentionné par son nom. Quand il est question de lui, on l'appelle généralement simplement « le vice-président ». Mais cette simplicité ostentatoire et la fréquence de ces mentions auraient dû surtout alerter Staline. La nouvelle opération d'auto-promotion de Iagoda autour de la construction du canal a déterminé le déclin de sa carrière. Il n'y avait pas de nécessité pratique à remplacer Iagoda par Iejov. Iagoda, tout comme Iejov, était absolument prêt à mener la grande terreur dans toutes les directions.

Lorsque Iagoda sera fusillé, il y aura, rien qu'à Moscou et dans sa région, 30 prisons, 8 colonies de travail, 9 zones agricoles de redressement. À Moscou, 4 colonies pour mineurs. À l'échelle du pays, la mise en place d'un système cohérent de camps est achevée. Ils sont déjà prêts à accueillir plus d'un million de nouveaux détenus.

À l'été 1933, à Gagry, se tournent les scènes d'une comédie musicale, « Les joyeux garçons », avec Outeossov et Lioubov Orlova. Les auteurs du scénario sont Vladimir Mass et Nikolai Erdman. Le 11 octobre, une voiture du service local du GPU vient chercher Mass et Erdman à Gagry. De Gagry, ils sont envoyés directement à la Loubianka. Motif de l'arrestation : Erdman et Mass sont auteurs et diffuseurs de fables contre-révolutionnaires. À propos de ces fables, Iagoda avait écrit à Staline dès juillet 1933 : « Je pense que les littérateurs mentionnés devraient être soit arrêtés, soit expulsés de Moscou et envoyés dans des lieux différents. » En octobre, Erdman est exilé à Ienisseïsk et Mass à Tobolsk. Les deux noms sont aussitôt retirés du générique du film « Les joyeux garçons ». Ils ne reviendront à Moscou qu'après la guerre.

Iagoda contrôle personnellement, dans l'ensemble, les sorties de l'intelligentsia soviétique vers l'étranger. La célèbre cantatrice Nejdânova et le chef d'orchestre Golovanov écrivent à Iagoda : «

Nous nous engageons à ne se produire nulle part en Europe et à rentrer à la date prévue. À Moscou restent nos familles. »

À l'époque, Iagoda s'était occupé de l'affaire d'Alexeï Lopoukhine, ancien directeur du Département de la Police tsariste et principal dénonciateur de l'agent de police et militant terroriste socialiste-révolutionnaire Evno Azev. Iagoda avait alors signé à Lopoukhine une autorisation de sortie temporaire à l'étranger. Lopoukhine ne rentra pas. Iagoda n'oublia pas cette bourde. À l'avenir, les familles des partants demeureront à titre d'otages.

De Moscou, Iagoda fait nettoyer les mendiants. On les envoie dans des implantations spéciales au Kazakhstan.

En 1933, sur ordre de Iagoda, on achète en Allemagne, à grande échelle, du matériel d'écoute. Mais on n'écouterait pas seulement les conversations. Dans le département de Iagoda, on écoute aussi les disques. À la suite de la censure musicale de l'OGPU, sont interdits les chants « Iablochko », « Boubliki », « Les gants jaunes », « Les petits souliers ». Autre chapitre : la danse. Une dépêche secrète : « Aux chefs des sections régionales du GPU : ne pas autoriser l'exécution publique, ni sur scène, ni dans les clubs, de danses telles que foxtrot, shimmy, two-step et autres. Signé : Iagoda. » Difficile de dire ce qui l'emporte dans cette dépêche : le goût de la censure ou les préférences personnelles de Iagoda. Et il avait indéniablement du goût. En témoigne le document dressé lors de son arrestation :

Disques étrangers — 399 pièces.

Manteaux d'homme divers, étrangers — 21 pièces.

Manteaux de fourrure en petit-gris — 4 pièces.

Blousons de cuir et de daim étrangers — 11 pièces.

Costumes d'homme divers, étrangers — 22 pièces.

Pantalons divers — 29 paires.

Chemises militaires de tissu covércoat, en étoffe étrangère, couleur kaki et autres — 29 pièces.

Bottes en chevreau, en cuir chromé, etc. — 19 paires.

Chaussures d'homme diverses (bottes, demi-bottes), principalement étrangères — 23 paires.

Chapeaux de fourrure — 10 pièces.

Casquettes étrangères — 19 pièces.

Chaussettes étrangères, principalement en soie — 112 paires.

Drap étranger — 23 coupons.

Peaux de daim — 14 pièces.

Peaux d'écureuil — 50 pièces.

Peaux de karakul — 43 pièces.

Peaux de cygne — 3 pièces.

Grands tapis — 17 pièces.

Tapis divers — peaux de léopard, d'ours blanc, de loup — 5 pièces.

Chemises d'homme en soie, étrangères — 50 pièces.

Caleçons d'homme en soie, étrangers — 43 paires.

Chemises d'homme en soie, à porter par-dessus, étrangères — 29 pièces.

Mouchoirs, étrangers — 46 pièces.

Gants étrangers — 37 paires.

Pyjamas divers, étrangers — 17 pièces.

Écharpes, cache-nez et foulards divers, étrangers — 53 pièces.

Vaisselle d'antiquité, diverses pièces — 1 008 objets.

Voilà une petite partie de ce qui fut saisi dans l'appartement de Iagoda, ruelle Milioutinski, maison no 9, ainsi qu'au Kremlin et dans sa datcha de banlieue, du 28 mars au 5 avril 1937. En réalité, cette liste est caractéristique de la haute bureaucratie stalinienne — qu'elle ait été fusillée ou qu'elle ait survécu. Il faut dire, pour être juste, que l'intelligentsia soviétique recevait aussi sa part de largesses de la Direction administrative et économique du NKVD. La première section de ce service paie le loyer d'un hôtel particulier, au 16, rue Malaïa Pirogovka, pour le peintre Pavel Korine. Le NKVD paie le chauffage, le ménage et les autres services de la maison. Les maisons de Gorki à Moscou, à Gorki-10 et en Crimée sont également à la charge du département de Iagoda.

À la prison de Boutyrki, on fabrique des meubles livrés à certaines maisons d'écrivains. Notamment à Kirchon et Afinoguenov, qui avaient participé au voyage sur le canal mer Blanche–Baltique.

Et comme Iagoda nourrissait les écrivains au cours de ce voyage ! D'abord, on mange dans le train Moscou–Léningrad. C'est un train spécial, composé de wagons de luxe. Avdeïenko se souvient : « À partir du moment où nous sommes devenus les invités des tchékistes, le communisme a commencé pour nous. Nous ne payons rien. Saucisses fumées. Fromages. Caviar. Fruits. Vins. Cognac. Je mange, je bois et je me rappelle comment je gagnais Moscou. Partout le long de la voie, des enfants loqueteux, pieds nus, des vieillards. Peau et os. Tous tendent les bras vers les wagons qui passent. Tous ont un seul mot aux lèvres : pain, pain, pain. »

Le directeur adjoint du Goulag, Firine-Poupko, passe d'un compartiment d'écrivains à l'autre, demande : avez-vous besoin de quelque chose ? Il boit une gorgée de « Tsinandali », raconte un peu le chantier du canal, sourit et continue.

Puis, déjà à Léningrad, un banquet à l'« Astoria ». Avdeïenko se souvient : « J'étais tout simplement abasourdi par l'abondance. On aurait dit que les natures mortes de l'Ermitage avaient pris vie. Tout ce que l'on souhaite, les serveurs l'apportent. Bortsch, bouillon, nouilles, morceaux de viande sanglants, biftecks paysans, poulets rôtis, brochettes, sprats dans l'huile ambrée, porcelets, esturgeons en gelée, pêches sans noyaux ni peau. J'ai trop mangé et trop bu. »

Inventif et efficace, Guenrikh Iagoda travaillait pour le bien de la construction socialiste. On ne peut vraiment pas dénier à son département le sens de l'invention. Le chef des travaux sur le canal, Frenkel, envoie un télégramme à Moscou : « Le meilleur ouvrier de choc doit être un patineur. Envoyez 2 000 paires de patins. »

À l'automne 1933, Iagoda s'occupe des citoyens soviétiques à orientation sexuelle non traditionnelle. Les organes avaient mis au jour, disait-on, de nombreuses organisations d'homosexuels, accusées d'espionnage. En décembre 1933, dans un rapport adressé à Staline, Iagoda écrit : « Nous ne disposons pas d'une loi permettant de poursuivre pénalement. Je considérerais nécessaire de promulguer une loi sur la responsabilité pénale pour pédérastie. » En trois jours, l'OGPU prépare un projet. Le Politburo l'approuve en décembre. Le 7 mars 1934, l'article correspondant du Code pénal entre en vigueur. Désormais, l'orientation sexuelle non traditionnelle est assimilée à une activité contre-révolutionnaire et antisoviétique. C'est en vertu de cet article que sera condamné le chanteur populaire Vadim Kozine. Il survivra, vivra jusqu'à un âge avancé et refusera catégoriquement de revenir de Magadan. Gorki écrit : « Détruisez l'homosexualité — et le fascisme disparaîtra ! » Gorki n'était pas au courant. En 1933, le fascisme arrive au pouvoir en Allemagne. Hitler remporte les élections le 5 mars. Immédiatement après sa

prise de pouvoir, le premier groupe de citoyens à orientation non traditionnelle est envoyé dans les camps de concentration. Les homosexuels, au même titre que les juifs, seront physiquement exterminés toutes les années du régime hitlérien. La seule différence entre eux, en Allemagne nazie, sera la couleur des insignes obligatoires cousus sur les vêtements.

En 1933 commence l'ère de la rivalité entre Staline et Hitler, chefs des deux régimes totalitaires classiques. Leurs relations évolueront : de la haine à une alliance presque familiale, que Staline maintiendra jusqu'au 22 juin 1941.

En 1938, un garçon de sept ans écrit une lettre : « Chère grand-mère, petite grand-mère ! Une fois de plus, je ne suis pas mort. Tu es la seule qui me reste au monde, et je suis le seul pour toi. Si je ne meurs pas, quand je serai grand et que tu seras toute vieille, je travaillerai et je te nourrirai. Ton Garik. »

Garik est le fils de Guenrikh Iagoda, qui, toute sa vie soviétique, sous Lénine comme sous Staline, occupa des postes de direction dans la Tchéka, l'OGPU, le NKVD. Le fils de Iagoda, le petit Garik, est l'arrière-petit-neveu de Iakov Sverdlov, qui, avec Lénine, donna l'ordre d'exécuter la famille du tsar.

Garik écrit depuis un foyer pour enfants, à sa grand-mère, sœur de Sverdlov, au camp de Tomsk : « Chère grand-mère, encore une fois je ne suis pas mort. Ce n'est pas la fois dont je t'ai déjà parlé. Je meurs beaucoup de fois. Ton petit-fils. »